

The background of the entire page is a scenic photograph of a mountain range. In the foreground, there is a dark blue lake. The middle ground shows a green valley with some buildings. The background features high, rugged mountains with patches of snow or light-colored rock. A faint rainbow is visible in the sky above the mountains.

Rodolphe Töpffer

**VOYAGE DANS LES ALPES
ENTREPRIS LE 20 JUIN 1826**

**VOYAGE AUTOUR DU
LAC DE GENÈVE JUIN 1827**

Tirés de la série des
VOYAGES EN ZIGZAG

1826 - 1827

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

VOYAGE DANS LES ALPES ENTREPRIS LE 20 JUIN 1826	3
PREMIÈRE JOURNÉE	7
SECONDE JOURNÉE	12
TROISIÈME JOURNÉE	19
QUATRIÈME JOURNÉE	24
CINQUIÈME JOURNÉE	29
SIXIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE	32
VOYAGE AUTOUR DU LAC DE GENÈVE JUIN 1827	34
PREMIÈRE JOURNÉE	38
SECONDE JOURNÉE	46
TROISIÈME JOURNÉE	51
QUATRIÈME JOURNÉE	57
CINQUIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE	61
Ce livre numérique :	63

VOYAGE DANS LES ALPES

ENTREPRIS LE 20 JUIN 1826



*Voyage pittoresque dans les Alpes
pour les progrès des Beaux-Arts, des Sciences et de l'industrie
entrepris du 20 au 25 juin 1826*

Sallanches, Chamonix, Martigny, Vevey, Genève



Voyage dans les Alpes ,

entrepris

le 20 Juin 1826

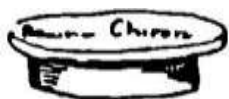
~

pour les progrès des Beaux arts des Sciences et de l'Industrie



Noms des Voyageurs, but particulier de chacun d'eux, et autres circonstances :

Madame Töpffer : voyage pour le soulagement des blessés, et l'agrément de ceux qui se portent bien. Elle porte un voile vert, et une petite pharmacie dans son sac.



Messieurs :

Sayous : pour les montagnes primitives, la musique primitive et les beaux arts en général. Habit vert primitif, où il y avait primitivement tous les boutons.



Turretini : protecteur éclairé des sciences naturelles, grand chercheur d'insectes. Volonté forte, jarret faible, cor de chasse au côté. Veste primitivement moins blanche.



Robin : pour l'humanité souffrante ; porte un flacon d'eau de Cologne pour soulager les malheureux ; troubadour amateur : taille effilée, genre soigné.



Robert : étudie les mœurs des habitants, pourchasse les insectes et les cailloux, et donne dans la minéralogie fine. Lunettes d'un bleu céleste, taille sanglée.



Favre : pour le sel gemme, mêlé avec les beaux arts. Amateur zélé du Freyschütz, porte une casquette couleur de roche calcaire.



Picot : successeur de M. Louis Zeerleder, voyage pour examiner la partie des antiquités, tours ruinées, pans de muraille etc. Fournit des épithètes à la troupe. Seul voyage en habit long ; casquette couleur de ruine, absence complète de guêtres, de *nisette* et de bâton.



James : pour la contemplation de la nature, fait un peu de minéralogie fine ; chapeau remarquable par sa grandeur.



Vernet : pour se charger de pierres, pour l'avancement de la
 peinture, et se faire une idée juste des glaciers. Croisé,
 embrellicoqué, bariolé, de milliers de chevillières, ficelles,
et autres objets ligatoires. Soutenant sur ses flancs, bou-
teilles, sac, etc. etc. Chapeau à bride.

Charles Des Arts : pour les inspirations poético-taciturnes et ta-
 citurnico-poétiques ; chapeau de berger. Col de chemise
gigantesque, fait des pas de deux mètres.

Arthur : pour recevoir de M. Töpffer des petits coups de poing
 excitateurs, fait aussi de la minéralogie fine ou en gros.
Pantalons longiformes.

Galline : pour la gaîté en général, et le chant en particulier. Cas-
 quette basaltique pour la couleur, cirée pour la matière,
tissue pour le fonds, énorme pour la taille du porteur.

Zanella : pour sa santé, pour comparer le dôme du Goûter au
 dôme de Milan.

Jules Des Arts : pour garder un silence instructif. Teint frais,
 habit champêtre.

M. Töpffer : pour payer les comptes, et diriger les travaux.



PREMIÈRE JOURNÉE

Les voyageurs dont la plupart n'ont pas fermé l'œil de toute la nuit, dans la louable crainte de ne pas être levés à 4 heures, se rendent au domicile de M. Töpffer où le plus grand nombre est déjà sur pied. Le bruit, la joie, président au départ et empêchent de sentir un froid assez vif. L'on entasse douze sacs, et huit personnes dans une grande voiture. Le cocher fait claquer son fouet, les grelots des chevaux résonnent, l'on est en marche.

À la descente des degrés de St. Antoine, un bruit sonore et argentin d'un timbre assez flatteur semble partir de la poche de M. Töpffer à chaque saut qu'il fait. Ce bruit provient des secousses que reçoit la bourse commune, et fait bien augurer du contenu. L'on fait mille vœux pour qu'elle conserve ce timbre, en se souvenant que sur la fin et déjà vers le milieu du dernier voyage, elle ne rendait plus qu'un son plaintif et cuivreux qui avait fini par s'éteindre dans un silence absolu.

À la porte de la ville nous rencontrons M. Turrettini et M. Robert. Ce dernier monte dans la voiture. Au moment de leur apparition un chant mélodieux est entonné par un âne à deux pas de nous et comme en leur honneur et gloire. Nous acceptons tous ce chant admirable comme un présage heureux, et comme une gracieuse offrande de la part d'un âne bienveillant, s'intéressant aux progrès des lumières (voyez vignette ci-dessous).

Les voyageurs ont bientôt franchi les limites du territoire de Genève, et s'empressant d'observer un pays qui leur est moins connu ils prennent note du premier monument littéraire qui s'offre à leurs yeux. Ce monument unique dans son genre est l'enseigne d'un horloger : La voici telle qu'on la lit :



Une bise très forte semble prendre à tâche de nous ôter nos chapeaux de paille et de les reconduire à Genève. M. Töpffer en particulier emploie beaucoup de temps et de peine à courir après le sien qui paraît décidé à revenir sur St. Antoine. (Voy. Vign.)

Après une halte à la douane d'Annemasse l'on atteint les rives escarpées de la Venoge¹ et bientôt après Nangy où les piétons montent en voiture à la place de leurs camarades. Plusieurs ruines se montrent sur la droite : Monsieur Picot les étudie à fond depuis la voiture. Bien différent en cela de son prédécesseur M. Louis Zeerleder, lequel se faisait un devoir de les examiner de très près. Ces ruines paraissent fort ruinées.

Une fanfare brillamment exécutée par M. Turrettini annonce notre entrée à Bonneville. Les bourgeois nous considèrent avec cet étonnement mêlé de joie et d'intérêt qui fait plaisir. Nous débarquons chez monsieur, ou plutôt chez Sir Francis Renand, le même qui était ci-devant François Renand et en attendant que le déjeuner soit préparé les voyageurs se dispersent dans la ville. C'est dans ce moment que M. Töpffer considérant

¹ La Menoge (la Venoge restant, elle bien propre au pays de Vaud)

une petite boutique aperçoit des rubans rouges tissus avec de l'argent, et conçoit aussitôt la sublime idée d'instituer un ordre de chevalerie. Chacun achète une portion égale de ce précieux ruban. Madame Töpffer se charge d'en faire 15 cocardes flottantes pour nos 15 chapeaux, et dès ce moment nous sommes tous chevaliers. Vient ensuite le déjeuner : compote à la moutarde. Salle à manger parfumée d'une manière équivoque. Appétit généreux de la part des convives.

Au sortir de Bonneville, au delà du pont nous voyons la nouvelle colonne érigée en mémoire du passage de Sa Majesté Sarde en 1824. Ce monument est assez beau, et nous nous persuadons facilement qu'un monument tout semblable sera élevé à l'occasion et en mémoire de notre passage. À demi-heure de la ville, halte sous des arbres sans feuilles, au bord d'un clair ruisseau sans eau, sur une terre émaillée de cailloux. Là on met au jour les livres de dessin et les amateurs distingués qui composent la troupe, tracent sur le papier l'image fidèle du pays que nous quittons et de la ville où nous avons déjeuné. Leurs dessins offrent une harmonie admirable dans les lignes, on croit voir respirer les maisons, et végéter les habitants. Un doux soleil grille le dos des dessinateurs, et pénétrant mollement dans tous leurs pores, les dispose à affronter les glaces vers lesquelles nous ne tardons pas à nous mettre en marche.



Route assez uniforme jusqu'aux environs de Cluse. La caravane se réunit pour entrer honorablement dans cette grande ville, au son d'une fanfare. L'on peut voir ci-dessus l'aspect que présentait notre troupe à son entrée sur le pont de Cluse.

Monsieur Picot qui n'a cessé de se montrer très généreux en offrant des bonbons à la troupe, se dispose dit-il à la régaler de bière à *Madian*, lieu que l'on chercherait vainement sur les cartes. L'on découvre plus tard que sous ce nom juif, l'orateur désignait le village de Maglan, célèbre par la beauté de ses environs que nous parcourons d'un pied rapide ou à peu près.

Vis à vis la cascade de l'Arpenaz qui est pauvre en eau dans ce moment, un jeune citoyen du lieu nous offre obligeamment de nous faire entendre un écho magnifique, moyennant 15 sols par coup de canon. Nous cédon à ses instances obligeantes, le coup part, mais le vent emporte la moitié du son du côté des hautes Alpes, au profit des chamois. Le son ainsi détourné ne s'en paye pas moins sur la place, au propriétaire de ce son.

Enfin les voyageurs passent en bon ordre le pont de St. Martin², mais ils trouvent le Mont-Blanc absent, ou du moins caché par d'immenses nuages. Ils descendent à l'hôtel de Bellevue qui ce jour-là manque tout à fait à son nom. Pendant qu'on prépare le souper chacun vaque aux affaires de son petit ménage, puis on se réunit dans la chambre de M. Töpffer pour délibérer au sujet du présent journal. Plusieurs orateurs de la troupe s'y font entendre tandis que d'autres se délassent majestueusement des fatigues de la journée.

Souper excessivement hilare. M. Picot nous cite une multitude de bons mots, énigmes etc., c'est un feu roulant de plaisanteries plus gaies encore que plaisantes : viande un peu rare, service archilent ; macaronis fumés, fumeux, et fumiformes. Nuit

² Saint-Martin-sur-Arve près de Sallanches.

tranquille, légèrement affectée d'insectologie pour quelques uns. Grande restauration de forces pour tous.



SECONDE JOURNÉE

Vers les 6 heures, quelques mouvements se font apercevoir dans les chambres qu'occupent les voyageurs. Monsieur Turretini est le premier levé ; à 7 heures tout le monde est sur pied et chacun s'occupe à établir dans son estomac une base solide sur laquelle il puisse superposer sans crainte les copieux repas qui l'attendent. Après cette opération l'on charge les havresacs et l'on part au son de la fanfare d'usage. M. Sayous, organise une symphonie vocale à laquelle chacun prend une part plus ou moins concordante, et en variant agréablement la mesure d'un air sublime, il excite ou tempère la marche de ses compagnons. Tel est le charme puissant de la musique entre les mains d'un amateur aussi *primitif*. Toutefois ce charme ne va point jusqu'à nous faire illusion sur le poids de nos sacs qui nous tirent les épaules du côté de Sallanches, d'une manière déchirante. M. J. Des Arts a des moments d'angoisse et d'un découragement mêlé du désir de voir son sac partout ailleurs que sur ses épaules, d'autres notamment Arthur montrent à cet égard un courage vraiment romain et digne des anciens temps. Le Mont-Blanc, caché la veille, est maintenant dans toute sa gloire et nous contemplons avec admiration ses neiges éblouissantes d'où sortent des aiguilles majestueuses.

L'on dépasse bientôt les bains de St. Gervais et, par un chemin délicieux l'on arrive au joli hôtel qui est à l'entrée du village. Les maîtres de cette charmante habitation nous reçoivent avec beaucoup de cordialité et nous trouvons leur bière excel-

lente. Après nous être munis d'un guide et d'un mulet nous commençons la montée du Prarion. Madame Töpffer ouvre la marche, élégamment assise sur le mulet ; viennent ensuite les naturalistes, géographes, chercheurs de pierres, *fureteurs* d'insectes ; puis enfin ceux qu'absorbe tout à fait le sentiment du poids de leur sac, qui, la tête inclinée vers la terre, gravissent péniblement les ravins, en faisant de graves réflexions sur la nature humaine lorsqu'elle est chargée d'un havresac.

La route du Prarion³ est peu rapide dans le bas de la montagne ; la vue s'étend sur des vallées sauvages où la végétation est maigre et les arbres rares. Sur le revers d'une montagne s'élève un joli clocher tout brillant de son revêtement de fer blanc, c'est le village de St. Nicolas, le plus élevé de cette partie des Alpes. De loin en loin l'on rencontre un montagnard silencieux chassant son mulet devant lui. Au dessous de la route ; dans un ravin très profond, mugit un torrent qui sort du glacier de Bionnassay que l'on ne tarde pas à découvrir.

Après une heure et demie de montée, l'on fait une halte auprès d'un misérable hameau, un quart d'heure se passe sans que l'on voie arriver M. Zanella, et des rapports dignes de foi assurent qu'il est resté en arrière et qu'il manifestait une très grande fatigue. M. et M^{me} Töpffer redescendent promptement le sentier. Silence et solitude absolue. Ils appellent à plusieurs reprises leur petit compagnon, l'écho seul leur répond ; alors prenant le parti d'expédier le guide et le mulet à la recherche de l'infortuné voyageur ils remontent rapidement au lieu de la halte d'où les autres voyageurs étaient partis pour s'assurer que Zanella n'eût pas pris les devants. C'est là qu'une jeune bergère leur dit que, descendant des pâturages, elle a rencontré douze voyageurs et qu'elle les a bien comptés. Avec les trois restés au

³ Le Prarion entre Saint-Gervais et les Houches. Saint-Nicolas-de-Véroce est en face de l'autre côté de la vallée.

lieu de la halte (M. Picot y était resté en observation) le nombre total est ainsi complet. M. et M^{me} Töpffer se rassurent un peu ; au même moment paraît sur le rocher voisin M. Sayous qui, rapide comme les vents, à peu de chose près, vient en estafette, leur annoncer que l'infortuné Zanella est retrouvé, qu'il a tout simplement pris les devants sans entrer dans le village où nous nous étions arrêtés. Aussitôt la crainte est dissipée la joie reparait plus vive encore dans la troupe. L'on apprend avec étonnement que M. Ch. Des Arts possesseur du secret de l'évasion de M. Zanella, totalement absorbé dans ses inspirations silencieuses, a négligé de dire un petit mot qui aurait épargné à la troupe toutes ces alarmes. Tel est le violent effet de l'inspiration poétique sur les âmes vraiment silencieuses.

À chaque pas que font les voyageurs leur estomac se creuse davantage, et demande des vivres par des signes non équivoques de la plus affreuse famine. Enfin l'on atteint le plateau supérieur du Prarion, couvert d'une pelouse magnifique, parsemée de milliers de fleurs alpines. La gentiane surtout enrichit le tapis sur lequel nous cheminons, de ses éclatantes couleurs. Après quelques centaines de pas la caravane atteint le pavillon.

C'est là qu'un malheur inouï l'attendait. Ce joli pavillon, il y a un an si bien pourvu de toutes choses se trouve actuellement entre les mains des ouvriers qui le blanchissent, le tapissent, et l'occupent tout entier. Nulle apparence de vivres. L'on cherche partout la maîtresse que l'on découvre enfin dans un chalet voisin. La pauvre femme effrayée de l'arrivée inattendue de ces quinze affamés s'y était cachée précipitamment. Sa figure ne présage rien de bon, et dès la première question l'on apprend, ô rongement profond d'estomac !! qu'elle n'a point de pain, point de grilloire pour le café, point de provisions. À cette nouvelle, un cri de désespoir parti du fond de l'estomac désolé de chacun des voyageurs perce les airs (ce qui fait 15 cris juste.) et l'expression la plus déchirante se peint sur tous ces visages qu'embellissait naguère l'espérance d'un repas vivement désiré, et assurément bien gagné. La plupart se roule sur la terre avec désespoir,

d'autres se consolent en se livrant aux arts et aux sciences, tandis que M^{me} Töpffer ne perdant point courage s'établit dans le chalet, fait un inventaire des ressources qu'il peut offrir en vivres, se fait donner une chaudière et y grille du café. M. Töpffer de son côté découvre un moulin à café et durant trois quarts d'heure environ, il moud du café avec un succès toujours croissant. Dans l'intervalle, craignant que la faim ne fasse périr ses malheureux compagnons M^{me} Töpffer leur envoie un pain noir du pays, qui ressemble tout autant à une roche granitique qu'à du pain fait pour nourrir des humains. Cette ressemblance est si frappante que plusieurs des savants de la troupe en conservent un échantillon pour enrichir leur collection de minéraux.

Enfin un modeste déjeuner apprêté au prix de mille peines et de mille dangers est servi dans le pavillon d'où l'on chasse les maçons. L'on ménage avec anxiété le peu de pain apporté par notre guide et l'on fait taire jusqu'à un certain point les cris des estomacs. On peut voir ci-dessous l'aspect que présente le pavillon du Prarion.



Après le déjeuner, les convives se dispersent. Le plus grand nombre s'arrange pour dessiner le pavillon et la chaîne des montagnes qui le dominant, tandis que Robert, les deux Des

Arts, Picot et Galline entreprennent une expédition lointaine en se dirigeant vers la cime du Mont-Blanc. Pleins d'une noble ardeur pour les progrès des sciences ils grimpent sur les rochers les plus ardues, et font faire d'immenses pas à leurs jambes et à la géographie. Ils recueillent des insectes admirables, des plantes et des pierres du plus haut intérêt. M. Töpffer les suit des yeux, et se croit obligé de modérer une ardeur qui expose leur santé et leur vie, en les rappelant au pavillon.

Les voyageurs se disposent à descendre, accompagnés d'un enfant qui les guide. Le revers de la montagne est couvert de beaux rhododendrons en fleurs, que les jeunes savants s'empressent de cueillir et d'offrir à M^{me} Töpffer avec leur politesse accoutumée. De plus chacun en orne son chapeau et sa boutonnière et descend avec cet équipage de fête. La descente est très rapide, la vue magnifique, et l'on se trouve peu appesanti par le déjeuner frugal du matin.



Il était réservé à M. Jules Des Arts de se couvrir de gloire dans cette mémorable descente. Une multitude innombrable de mulets (on en comptait plus de six) occupait un espace gazonné, le plus beau le plus désiré des voyageurs pour y faire une halte.

Aussitôt Jules plein de la plus bouillante bravoure, armé d'un seul bâton, s'élance au plus fort de la mêlée des mulets, et ajoutant des cris affreux à des gestes menaçants, dissout, disperse, dissipe, dissémine et disloque ces intéressants animaux, balaie la place, et jouit du plaisir de nous voir reposer sur le terrain qu'il a conquis au péril de ses jours. Voyez la page suivante.

Plus bas M. Zanella se signale par un autre genre d'exploit. S'étant égaré dans sa route, il est aperçu par un taureau furieux (d'autres disent par une vache pacifique) qui fond sur lui avec une impétuosité effrayante.

*Son front large est armé de cornes menaçantes
Son corps n'est point couvert d'écailles jaunissantes
Indomptable taureau, animal écumeux
Sur sa croupe s'étend un fumier bourbeux :
Zanella, sans s'armer d'un courage inutile
Enfile la venelle et se cherche un asyle.*

Ainsi fut sauvé cet intéressant voyageur, grâce à sa présence d'esprit, et à ce courage bien entendu qui lui conseilla de fuir. Il se mit ainsi à l'abri de tout reproche de témérité. (Voyez la vignette ci-dessous)

L'on arrive au bas de la montagne. À mesure que l'on approche de la vallée, le rhododendron, puis les plantes alpines nous quittent par degrés et enfin partout les champs cultivés nous entourent. Le Mont-Blanc qui a été couvert de nuages pendant la journée se découvre vers le soir. Nous faisons une halte pour admirer le plus beau spectacle qui puisse frapper les yeux de l'homme. Les neiges brillantes d'une magnifique couleur de pourpre, passent peu à peu à une teinte bleuâtre. Le soleil descend et bientôt tout entre dans la nuit. Nous poursuivons notre route pénétrés d'admiration pour les merveilles que nous venons de contempler. Une fanfare annonce notre entrée à Chamonix, et nous nous installons dans l'excellent hôtel des frères Charlet, vrais modèles que devraient se proposer d'imiter tous les aubergistes. Les savants de la troupe vont dans les cabi-

nets d'histoire naturelle échanger leur argent contre des pierres, commerce très avantageux si ce n'est qu'il ne tend pas à alléger le havresac.

Souper exquis : à table, un français convive aimable et poli, fait la conversation avec nous : lits superfin, repos moelleux, délassement complet, sentiment de bien être inexprimable, propreté parfaite, silence gradué dans les chambres, sommeil réparateur régnant partout.



TROISIÈME JOURNÉE

Un soleil magnifique pénétrant dans toutes les chambres au travers des vitres commence à ouvrir légèrement les yeux des voyageurs vers sept heures du matin. Ils les referment promptement crainte de perdre trop tôt ce doux repos dans lequel ils sont plongés. Ils retiennent encore quelques instants les aimables songes qui voltigent autour de leurs paupières, puis vaincus par les espérances d'une belle journée, ils se réveillent pour une réalité qui vaut les songes les plus enchanteurs. Leur toilette est un peu longue ; ils se plaisent à faire un usage senti et approfondi de toutes les commodités confortables que leur offre l'hôtel Charlet, puis, frais et dispos, ils descendent à la salle à manger, guidés par le seul instinct, et y trouvent une longue rangée de couverts, espoir de leurs estomacs. Le café mêlé à la crème des Alpes, le miel célèbre du lieu, le beurre étendu sur des croûtes d'un pain croquant, tout cela leur paraît fort délectable. Ils ont même le plaisir de voir que tous les spectateurs de leurs jouissances s'y associent, et les considèrent avec intérêt et contentement. Ce n'est pas là un des moindres agréments du voyage.

Par les soins de M. Charlet, un guide excellent nous attend pour nous conduire à la Croix de Flégères, but de notre expédition de ce jour. Ce guide ne pouvant se charger de toutes les provisions nécessaires pour ce long voyage, chaque voyageur passe à une ficelle, un demi pain pour son usage futur, et le porte en écharpe de manière à ce qu'il symétrise avec la bou-

teille qui pend sur l'autre flanc. Le tout produit un effet superbe. Après quoi l'on se met en route, en perçant la foule accumulée sur notre passage.

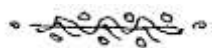
Nous suivons le cours de l'Arve pendant une petite heure environ. Réunis autour de notre guide Joseph Marie Coutet, nous le questionnons, sachant qu'il a fait plusieurs fois l'ascension du Mont-Blanc. Il nous rend compte avec clarté, intelligence et simplicité, de toutes les peines et de toutes les impressions que l'on éprouve sur ces sommités élevées. Durant cet entretien l'on atteint le pied de la montagne. La première partie de la route est fort pénible. L'on suit un sentier tortueux à peine tracé sur un immense espace dévasté par les avalanches, puis on atteint un joli bois de mélèzes où nous décidons que l'on fera une halte auprès d'une source d'eau vive. M. Favre fait la découverte d'un grand nid gazonné, au centre des mélèzes, asile de fraîcheur et de repos, où va se nicher toute la couvée. L'on se remet en route, et M. Jules qui a eu l'heureuse idée de laisser son mouchoir dans le nid, a l'extrême plaisir d'y retourner pour le prendre, et de faire participer à cette jouissance MM. Vernet et Töpffer. Enfin le mouchoir se retrouve et après quelques efforts l'on atteint le but du voyage, que l'on reconnaît à la croix plantée à côté d'un modeste hospice, d'où l'on jouit de la vue la plus magnifique et la plus étendue. Un pâtre a préparé un bon feu, et nous offre l'eau le lait et le couvert.

Avant de se livrer à l'admiration les voyageurs s'empressent de faire déballer les vivres que le guide a portés dans son sac. Les vivres paraissent et sont aussitôt anéantis, chacun employant de son mieux et son temps et ses dents et toutes les ressources masticatrices de ses mâchoires. Il serait impossible de nommer ceux qui se distinguèrent dans ce mémorables repas, il faudrait les nommer tous. Lorsque le sac du guide a été réduit à son volume le plus minime, et que les voyageurs ne portent plus de pain extérieurement, chacun songe à faire l'emploi le plus convenable de son temps. M^{me} et M. Töpffer restent à l'hospice, en conversation avec le guide et

le pâtre, et observant depuis ce centre les travaux de la troupe. M. Arthur dessine à quelques pas. M. Favre reste à sa place. M. Robert fait une excursion minéralogique. Mais une expédition d'un genre minéralogique, géographique et militaire des plus mémorables occupe le reste de la troupe. Je vais transcrire ici le journal rédigé sur les lieux par M. Sayous afin que chacun puisse mieux apprécier la hauteur des vues qui dirigèrent cette entreprise gigantesque :

(Voyez le mont de l'expédition dans la vignette ronde.)

Journal particulier de l'expédition minéralogico-géographico-militaire, entreprise et exécutée le 22 juin 1826 par les huit braves : A. Sayous, W. Turrettini, G. Picot, M. Vernet. J. Hulton, O. Galline, B. Zanella et Jules Des Arts.



À deux heures de l'après midi, le 2^e léger, sous les ordres des Maréchaux Sayous et Turrettini, part de la Flégère pour le mont de l'*expédition*. La division s'avance en bon ordre dans un défilé ; à 2 h. 25 m. elle fait une halte au pied d'un rocher élevé. Là le cornette Galline est expédié pour aller chercher le cor oublié à la Flégère. À son retour la division gravit de nouveau la montagne aux cris de Vivent les braves ! À 2 h. 33 minutes la troupe atteint le sommet d'un mamelon, d'où l'on découvre une grande vallée qui s'étend du Nord-Est au Sud-Ouest. À la moitié de la descente l'avant-garde rencontre un glacier que tous nomment par acclamation *glacier de la Picotière*. Plus loin un nouveau glacier reçoit le nom de *glacier de la Sayouline*. À trois heures on traverse le lac des *Huit Braves*. De là la division faisant un mouvement sur la gauche franchit une nouvelle montagne par le *col de la Turrettinière*. Ici deux des voyageurs commencent à perdre courage, mais la voix de l'honneur se fait entendre à leurs âmes, et la division descend au complet dans une vallée, trouve un village abandonné, franchit le ruisseau de *Bonne Espérance* et se formant sur deux colonnes gravit la dernière hauteur sur deux points différents.

Après mille fatigues et des dangers inouïs, le Maréchal Sayous atteint le sommet désiré ; le Maréchal Turrettini y arrive un instant après.

Aussitôt des drapeaux sont élevés pour annoncer l'heureux succès de l'expédition au quartier général établi à la Flégère, et l'on s'occupe à élever un monument en pierre qui consacre, pour l'utilité des races futures, le souvenir de l'expédition. Le Maréchal Sayous emporté par son zèle rencontre un rocher qui le fait trébucher : il tombe, le pantalon se déchire la troupe est consternée, à l'exception de M. Picot qui ose rire des malheurs de son chef. Dès lors, invalide, le Maréchal Sayous rédige le rapport de l'expédition. Le monument reçoit le nom de *pyramide des Huit Braves*.

À 4 h. la troupe redescend, au milieu des rocs escarpés, laissant M. Picot qui s'abandonne au découragement. À 4 h. 35 m. la division arrive en bon ordre au quartier général où elle est bien reçue. Les chefs de la division remettent à M. Töpffer leur rapport signé :

A. Sayous
W. Turrettini.

Après cette mémorable expédition la caravane prend congé du pâtre et par la plus belle soirée descend la montagne. Des petits garçons et des petites filles l'attendent au passage pour lui offrir du lait, des fleurs et des fraises. (V. ci-contre.)

Au bout de deux heures elle atteint Chamonix. M. Picot qui s'est égaré dans la descente,



assure avoir fait usage d'une vitesse extraordinaire pour nous rejoindre et éviter une perte certaine.

Quelques-uns des voyageurs prennent un bain dans l'établissement des eaux minérales de MM. Charlet tandis que d'autres parcourent encore une fois les cabinets du lieu. M^{me} et M. Töpffer pendant ce temps accompagnent M. Vernet qui va rendre visite à Pierre Balma. Ils trouvent ce vénérable vieillard au milieu de sa famille qui semble attentive à le distraire et à entourer de soins ses vieux jours. Cet homme, le guide fidèle de M. de Saussure, le patriarche de la vallée, qui a tant parcouru les montagnes, est réduit à se traîner péniblement à l'aide de béquilles.

Il nous reçoit avec grâce et bonté, parlant peu de ses infirmités, beaucoup de notre voyage et de nos plaisirs, nous donne ses conseils pour ce qui nous reste à parcourir ; et nous le quittons, touchés de son aimable bienveillance, en même temps qu'attristés de l'état infirme dans lequel il est probablement appelé à finir ses jours. Sa fille nous accompagne hors de la chaumière, et nous exprime, les larmes aux yeux, combien elle est aise, quand une visite, ou le souvenir de quelqu'ami vient réjouir son vieux père.

Nous retournons à Chamonix goûter les mêmes douceurs que la veille. Des voyageurs sont arrivés et partagent notre souper. L'on fait des apprêts pour la journée du lendemain. Nous conservons

Bientôt on
toute agitation
au pouvoir du



notre guide.
gagne le lit où
cède peu à peu
sommeil.

QUATRIÈME JOURNÉE

Nous prenons congé des frères Charlet vers sept heures du matin, et lestés par un très bon déjeuner nous prenons la route du col de Balme précédés de notre guide Coutet, et accompagnés d'un mulet. Le ciel est sans nuage et la vallée riche de toutes ses beautés. M. Picot se fait donner les hauteurs de toutes les aiguilles que nous rencontrons, mais il n'est pas heureux pour les reproduire au besoin. À une heure de Chamonix, halte auprès du glacier d'Argentière, à côté d'une source limpide où nous renouvelons la provision d'eau. Arrivés ensuite au glacier et village du Tour seconde halte pour boire de la crème qu'une bonne vieille nous apporte dans une chaudière. Enfin l'on commence à gravir le col.

La pente est d'abord très rapide, le sentier bien tracé parcourt une côte sans aucun arbre. Sur le côté opposé de la vallée des vaches paissent sur le bord des précipices. Le mulet nous précède chargé de nos sacs. C'est ainsi que l'on arrive sur le premier plateau d'où une pente plus douce mais souvent interrompue par de vastes plages de neige, nous conduit au sommet. Nous enjambons l'Arve près de sa source. Mais voici que tout à coup l'on découvre au sommet du col une quarantaine d'hommes en ligne faisant de grands mouvements dont nous ignorons tout à fait le but. Il est très probable que ce sont quarante brigands qui nous attendent pour nous dévaliser au passage, et voler l'infortunée bourse commune qui déjà ne donne plus qu'un son bien équivoque. Le courage allait peut-être nous

porter à fuir à toutes jambes lorsque le guide nous explique que la commune en masse construit un pavillon sur le col, et que ce que nous voyons, n'est autre chose que les ouvriers qui font la chaîne en se passant des pierres.

Nous les voyons bientôt de près, et nous commençons auprès d'eux une halte que le froid nous oblige de remettre à des temps plus chauds.

Du sommet du col de Balme la vue s'étend d'un côté sur toute la chaîne des glaciers qui sont voisins du Mont-Blanc, sur la vallée de Chamonix et les Aiguilles Rouges ; de l'autre sur le Valais, et les cimes du St. Gothard. L'endroit est excessivement sauvage et nu, la neige le couvre en plusieurs parties. Nous apprenons avec plaisir que nous sommes les premiers qui l'ayons franchi cette année.

La descente du côté du Valais est très rapide. M. Picot, quoique prudemment armé de deux cannes, reste en arrière, et ne juge pas à propos de répondre quand on l'appelle, quoique, dit-il, il entende fort bien. Les deux Des Arts l'imitent volontiers. L'on franchit des neiges où le pied glisse quand on avance, et enfonce lorsqu'on s'arrête, ce qui paraît peu commode pour avancer. L'on entre dans le bois Magnier, partie la plus difficile du passage. Les traces de l'hiver y sont encore, des arbres déracinés barrent la route, et les voyageurs font des prodiges d'adresse de courage et de patience pour les franchir et atteignent la vallée du Trient, misérable séjour où deux ou trois familles habitent quelques huttes auprès d'un immense glacier, dominé de toutes parts par d'immenses montagnes. Tous les estomacs bramant à l'envi après des vivres, l'on est assez heureux pour découvrir un échantillon de pain bis qui est divisé en portions égales et distribué à la troupe. Après cet aperçu de repas, l'on gravit le col de la Forclaz. Au milieu de la pente un cri se fait entendre au haut d'un rocher qui nous domine, au même instant nous voyons une énorme pierre détachée d'en haut par les vaches, bondir sur nos têtes et passer comme un trait à quelques

pouces de Jules Des Arts, qui, sans le secours de la Providence, eût infailliblement été au moins estropié.

Du haut du col de la Forclaz se déploie à nos yeux la belle plaine du Valais, où l'on peut suivre le cours du Rhône dans un très long espace. Après tant d'aspects nus et sauvages, l'aspect de cette vallée riche et riante cause un vif plaisir. Dans la partie la plus rapprochée mille teintes variées aident à distinguer les bois, les champs et les eaux, tandis qu'une vapeur bleuâtre adoucit toutes les couleurs du lointain, et rafraîchit l'œil fatigué de la vue des neiges. Martigny ne semble pas très éloigné. Hélas nous ignorions au prix de quelles fatigues nous atteindrions ce bourg, après trois grandes heures et demie de descente ! Les jarrets vont bien durant la première heure, mais vers la seconde le chemin toujours plus rapide, et soigneusement garni de cailloux dont chacun semble taillé à facettes anguleuses dans le but unique de briser les pieds des voyageurs, tout cela produit un effet funeste sur la troupe. Une secousse continuelle et forcée agit sur le moral et sur les jarrets, et tend à faire de voyageurs jadis si distingués, des automates sautillants, des espèces de machines à mécanique, mises en mouvement comme par le moyen d'une manivelle. Au bout d'une seconde heure ce ne sont plus que des ombres de machines, sautillant par ressouvenir, par un mouvement près de s'éteindre d'un moment à l'autre. Enfin dans la dernière heure ce ne sont plus que des ombres d'ombres de machines n'ayant plus que l'ombre d'un mouvement donné par l'ombre d'une manivelle. Heureux ceux qui vivent dans la plaine ! Heureux ceux qui ne marchent pas sur des cailloux anguleux ! Heureux mille fois heureux ceux qui se trouvent actuellement tout transportés dans ce bourg de Martigny qui fuit devant nous ! Telles sont les seules



idées qui existent encore dans la région supérieure de l'intelligence des voyageurs ; encore faut-il que la pointe acérée d'un caillou leur pique le talon pour que ces pensées se manifestent par une exclamation, que leur arrache la douleur !

Enfin l'on atteint Martigny, un dernier effort aide à gravir l'escalier (voyez ci-dessus) de l'auberge, la chambre s'ouvre, les sacs sont jetés sur la table, chacun s'empare d'une chaise, mais encore faut-il s'asseoir ; et les jarrets et autres membres se sont ossifiés dans la position verticale durant la mémorable descente. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que chacun parvient à faire fléchir les articulations de son individu, et des craquements osseux et musculaires, indiquent que ce mouvement rompt des ossifications courroucées. Tous sont alors assis, assez sains du buste et de la tête, mais entièrement nuls des jambes, et totalement privés de toutes leurs facultés locomotrices. Semblables à ce roi des Milles et une Nuits au buste de chair et aux jambes de marbre, condamné à rester toujours assis, et qui sans doute avait descendu le col de la Forclaz.

À tant de maux se joint une affreuse famine. On est sur le point de dévorer les courroies des havresacs, heureusement des hôtes empressés nous consolent par l'assurance qu'un bon repas va être promptement servi. M. Töpffer qui, seul, sait qu'il faut encore le préparer et cuire tous les mets passe des moments affreux. Toutefois il affecte un courage apparent et donne des ordres pour que l'on amuse la faim des voyageurs, en mettant le couvert lentement. Ainsi il évite les plus grands malheurs. Au milieu de cet abattement, M. Picot déjà rafraîchi, propose que l'on aille visiter une ruine située à une lieue de Martigny ; cette proposition indigne des savants qui auraient dû lui donner des éloges, et elle n'a pas de suite.

La soupe paraît ; aussitôt vous eussiez vu tous les voyageurs retrouver toute leur vigueur première pour s'approcher de la table, qui peu à peu se couvre d'une multitude de mets. M. Favre a tellement faim qu'il ne peut manger, et nous assure

qu'il est malade parce qu'il est trop bien portant. Étrange espèce de mal ! On ne discute point là dessus, chaque bouche est tellement occupée à des fonctions alimentaires, qu'il n'y reste aucun passage pour les paroles.

Ce souper a un effet magique. Il nous rend toutes nos forces. C'est avec une vigueur étonnante que nous saisissons des lumières et que nous nous dirigeons vers nos chambres où nous attendent des lits qui pourvu qu'ils ne soient pas garnis de cailloux anguleux nous paraîtront à coup sûr délicieux et parfaits. Mais un spectacle tout nouveau nous attend dans nos chambres que nous trouvons éclairées d'une lueur rouge et mystérieuse venant de l'extérieur. Nous courons aux fenêtres et nous voyons toutes les montagnes voisines brillantes d'une superbe illumination. De grands feux alimentés par de gros arbres, jaillissent la lumière de toutes les hauteurs, tandis que dans la plaine toute la population de Martigny précédée de flambeaux étincelants se livre à la joie et aux plaisirs. Nous apprenons que tout cela se fait à l'occasion de la St. Jean dont ce jour est la veille. (Voyez la vignette ci-dessous Feu au pied de la Tour de Martigny.)

Sommeil exquis : quelques-uns rêvent des cailloux pointus.



CINQUIÈME JOURNÉE

Ce jour là l'aurore se lève infiniment plus matin que nous. Des chants d'un caractère sacré nous réveillent, nous courons à la fenêtre et nous voyons une longue procession qui s'avance avec ordre et recueillement pour célébrer le jour de la St. Jean. Toutes les femmes et jeunes filles des environs voilées de blanc, le clergé et les autorités du lieu viennent à la file en chantant des cantiques. M. Töpffer aperçoit de l'autre côté de la rue un caillou pointu qui lui cause une émotion visible. Il croit en sentir un dans son soulier lorsqu'il veut le mettre et le repousse avec horreur. Les cailloux pointus sont la terreur du jour.

Après le lever l'instinct réunit tous les voyageurs dans la chambre à manger, tous sont joyeux, gaillards et dispos. La fatigue réduite en souvenir a toujours quelque chose qui plaît. Le déjeuner est des plus gais, l'appétit toujours fidèle n'a abandonné personne, et la pensée d'une route plate, sans cailloux pointus, porte le calme et la paix dans nos âmes d'ailleurs tout à fait remises à leur hauteur primitive. Un char attend M^{me} Töpffer et trois des jeunes savants, plus tous les sacs, mais les sacs deviennent tellement par l'habitude, partie intégrante du corps humain que MM. Robert, et Turrettini préfèrent infiniment garder les leurs. Robert fait un achat de fraises en gros, genre d'achat préférable à celui des minéraux en ceci que le poids de l'objet acheté tend rapidement à décroître. Nous partons escortés de notre panier de fraises auquel on rend de fréquentes visites.

Au bout d'une heure de route assez uniforme nous nous trouvons en face de la cascade de Pissevache qui est assez abondante. Elle nous paraît belle pour le volume d'eau mais peu pittoresque par les accessoires. Nous la dépassons bientôt, et arrivés près de St. Maurice nous faisons une halte auprès d'un clair ruisseau dont l'onde salubre remplit nos bouteilles depuis longtemps dépourvues d'anisette. C'est auprès de ce ruisseau que M. Picot se livre à des saignements de nez qui paraissent lui faire le plus grand plaisir. On le décide difficilement à quitter la douce position dans laquelle il s'est placé pour se livrer à cette récréation (voyez vignette.) Nous avons bientôt dépassé St. Maurice, et nous franchissons le pont au son d'une fanfare excessivement guerrière. Là nous montrons notre passeport, et continuons la route sur la rive droite du Rhône au milieu des bosquets et des rochers qui séparent Bex de St. Maurice.

Non loin du pont un Anglais voyageant dans un char s'arrête et nous dit gravement « *Donnez à moi* ». À l'aide d'une extrême sagacité nous comprenons qu'il veut obligeamment se charger du sac de Robert à qui il paraît s'adresser. Robert donne son sac, et l'Anglais part disant : « *Moi donner à l'üunion.* » Ce qui analysé et pesé nous parut vouloir dire qu'il remettrait le sac à l'hôtel de l'Union. Le cocher lui fait observer plus loin que deux des voyageurs sont encore chargés. L'Anglais s'arrête de nouveau et dit : « *encore* ». Familiarisés déjà avec ce langage laconique les deux porteurs lui remettent leur sac en le remerciant et, fouette cocher. Nous convenons tous qu'il est impossible d'être plus obligeant en moins de mots, et que c'est là de l'obligeance un peu originale, mais pure comme du cristal de roche. Cet Anglais est à coup sûr descendant d'un Spartiate (pour le laconisme s'entend).

La chaleur devient étouffante. Jules Des Arts absorbé totalement dans ses silencieuses méditations, marche lentement et se fond au soleil, ce qui nous fournit d'heureuses occasions de faire halte pour l'attendre. Charles fait taciturnico-poétiquement ses pas de trois mètres au moyen desquels il n'est

pas cependant toujours à l'avant garde. Arthur saute les fossés. Picot songe en rêvant et rêve en songeant. Zanella se peint les douceurs du repos et l'agrément d'un lieu frais pendant que le soleil lui brûle le nez. Galline s'égaie. Robert poursuit des insectes, etc. etc. et l'on atteint Bex vieux où nous ont précédé M^{me} Töpffer et trois confrères.

Là de nouveaux plaisirs nous attendent. M^{me} et M. Favre nous reçoivent avec une amabilité et un accueil charmants. Ils nous introduisent dans leur délicieuse habitation, et à la vue d'un somptueux repas préparé pour nous une joie silencieuse jaillit de tous les yeux. L'on se place, et nos hôtes nous font avec toute la grâce imaginable les honneurs de ce joli repas. Il faut bien toute leur obligeance pour qu'un petit sentiment d'indiscrétion de notre part ne trouble pas notre plaisir. Nous sommes entrés chez eux fort légers, nous en sortons fort pesants mais plus forts.

M^{me} et M. Favre nous accompagnent ainsi que M^{me} Töpffer et Louis, nommé de préférence *Salomon* par Picot. Bientôt il faut se séparer ; tous les voyageurs présents autour de M^{me} Töpffer lui offrent en souvenir une fleur qu'elle conserve soigneusement, et après avoir pris congé de nos hôtes, nous gagnons promptement Bex où deux chars nous reçoivent nous et nos sacs fidèles, et nous voient jusqu'à Vevey où nous arrivons à 10 heures du soir. Souper peu confortable ; lits inégaux et équivoques sommeil bon.



SIXIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE

Ce jour encore l'Aurore aux doigts de rose se lève plusieurs heures avant nous, et quand nous sommes sur pied, le soleil dore depuis longtemps les majestueuses cimes des montagnes du Valais et de la Savoie. Une légère brise ride la surface du lac et l'on entend déjà sonner la cloche du bateau à vapeur qui donne son premier avertissement.

L'on fait l'appel ; Robert et Galline manquent ; l'on se met à table et aussitôt on les voit arriver, guidés par l'instinct du déjeuner, et il ne nous manque plus que les deux voyageurs laissés à Bex, M^{me} Töpffer et Favre qui font un gros vide dans la troupe.

La caravane s'embarque au port de Vevey sur un bateau qui



la conduit à bord du Guillaume Tell au son d'une fanfare. Ils quittent en soupirant cette terre hospitalière, voguent en soupirant, et montent en soupirant sur le bateau à vapeur. (V. ci-dessous). Sur le rivage se passe une scène attendrissante. Plusieurs ouvriers al-

lemands embrassent avec tendresse leurs camarades dont ils vont se séparer, le batelier impatienté, les invite à monter vu

que le Guillaume Tell va partir. Point de réponse les embrassements continuent. Le batelier alors allonge un vigoureux coup de rame sur les plus attendris qui se séparent à l'instant et entrent dans le bateau, trouvant fort naturel qu'un batelier s'exprime de la rame quand la langue ne suffit pas.

La voile ne s'enfle pas, mais la roue tourne, et nous voguons. L'on s'occupe sur le bateau à se reconnaître mutuellement. Les susdits ouvriers allemands quittent la pipe et font entendre des chants nationaux sur l'avant. Arthur Robin et Turretini vont se percher sur les galeries latérales d'autres lisent, ou se promènent ou regardent passer l'eau. Les inspirations poétiques redoublent chez Charles. À Lutry, Cully, Ouchy il se fait des échanges de passagers, et de même sur le reste de la route.

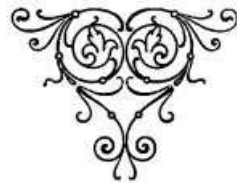
Vers une heure repas excellent avec couteaux et fourchettes bonheur que nous n'avions pas eu sur le Winkelried. Enfin nous revoyons les rivages connus, les montagnes se présentent sous la forme qui nous est familière et bientôt nous descendons heureusement sur le port du Molard, terme de notre expédition.



VOYAGE AUTOUR DU LAC DE GENÈVE JUN 1827



Voyage autour du Lac de Genève Juin 1827
Évian, St-Maurice, Montreux, Lausanne et Genève



Noms des Voyageurs, détails, portraits, but particulier de chacun d'eux

Madame Töpffer. Voyez l'avant-dernier journal.

MM. Pourtalès. Déjà connu par le dernier journal.

Morrison. Voyage pour la *bouffe* de simple particulier, et pour changer son écu. Casquette de drap fort chaude. Ne porte volontiers point d'habit. Jarrets récemment fortifiés. Genre observateur légèrement caustique.

Vernet. Déjà connu.

Diodati. Neveu du précédent. Voyage pour errer à l'aventure. Chapeau de paille biscorné par la pluie. Costume large, légèrement à la matelote. Jarret inégal.

Sayous. Déjà connu.

Tombazi. Voyage pour dessiner des perches, et se préparer dit-il au voyage *d'Outon*, comme qui dirait d'automne. Casquette immense à gros mouchet. Nomme Morin *l'ognon fouriou* comme qui dirait le lion furieux.

Dupasquier. Pour chercher un Bouteillon et des Bouteillons. Jarret faible, gosier sans cesse altéré. Bouteillons dans toutes les poches, surpoches et contrepoches. Préfère les douceurs du sommeil, aux délices de la table lorsqu'il a bien soupé.

Murray. Pour la marche forcée, le rire et le sac. Porte sans cesse un gros sac, qui à ce que l'on croit fait partie intégrante de son corps. Parle une langue peu connue. Manifeste des habitudes des inflexions et des goûts fabuleux, fabolo selon Morrison. Le meilleur jarret de la troupe. Fait des pas d'un mètre dix centimètres, et crie par intervalles inégaux : Je fais, ou Je suis fais.

Bovet. Pour faire frémir les échos par des chants barbares, scythes et incohérents. Paraît quelquefois en bottes. Jarret bon.

James. Déjà connu.

Galline. Déjà connu. A ajouté à ses précédentes fonctions la partie du sentiment et se charge de confectionner à bon compte tout ce qui tient à cette partie, comme soupirs, pensées, stations aux endroits romanesques etc. etc.

C. Roulet. Pour l'infortune en général et les Bouteillons en particulier. Gosier très sec. Jarret bon.

H. Roulet. Pour troubler les artistes, pour le bruit, les malices, *la bouffe* et quelque peu les bouteillons. Costume aurore. Démarche libre et inégale. Jarret assez ferme. Genre fugitif et échappatoire.

Tronchin. Secrétaire à l'intérieur. Jarrets mi-toyens et disposés à la fatigue. Ceinture verte avec frange d'argent en guenilles, le tout pour l'effet. Prononziacion zifflante.

Edm. Favre. Voyage pour la gaîté. Costume frais et léger. Chapeau d'idylle, dans le genre de : Philis, les bergers et les bois. Jarret excellent.

Morin. Pour les beaux arts, et l'exercice de la petite chicane. Costume jaune comme les moissons dorées. Jarret bon. Genre légèrement irascible.

Arthur. Déjà connu.

Colibert. Aide Dupasquier dans la recherche des Bouteillons. Costume gris pluvieux. Genre intermittent. Jarret bon.

Zanella. Déjà connu.

M. Töpffer..... Mêmes fonctions qu'aux précédents voyages.

PREMIÈRE JOURNÉE

Vers les quatre heures du matin un son de basse langou-
reusement et douloureusement faux (voyez pl. 1) attaque les or-
ganes de la plupart des voyageurs, livrés à un profond sommeil.
L'on apprend plus tard que l'idée et l'exécution de ce délicieux
mode de réveil, appartient à M. Carl Bovet, qui, vêtu d'une
simple chemise et la tête ornée d'un bonnet de coton blanc, se
plaît à parcourir les corridors en caressant la chanterelle de son
instrument. Les dissonances auxquelles il se livre ébranlent les
fibres musicales des voyageurs qui sautent à bas de leur lit, et
portent leurs regards encore sommeillants sur le ciel pour inter-
roger le temps. Le temps leur répond en poussant la pluie
contre les vitres.



Alors l'incertitude et le découragement s'emparent des
cœurs. Partira-t-on ? ne partira-t-on pas ? Partons ! C'est une

pluie qui annonce le beau temps ! Telles sont les propos qui s'échappent des lèvres des voyageurs. En attendant des circonstances favorables, l'on se décide à déjeuner, opération qui dans aucun cas ne peut nous nuire.

L'opération réussit parfaitement ; au sortir de table, la pluie a cessé, et bien qu'un immense lambris de nuages voile le ciel, l'on fait à la hâte les derniers préparatifs de départ et l'on se met en marche, après avoir donné et reçu le mot d'ordre qui pour ce jour est : Espérance ! !

Messieurs Sayous, James et Galline, se dévouent glorieusement pour faire un grand détour, afin de recueillir M. Marc Vernet, domicilié à Carra. Dix voyageurs partent à pied par la route directe, et recueillent en passant M. Edmond Favre, le reste occupe la voiture ; le quartier général est indiqué à Douvaine.

Un fac-simile parfait de M. Arthur se présente aux voyageurs sur la route de Frontenex. C'est d'abord un point noir qui sans grossir à mesure qu'on s'en approche, devient cependant plus distinct, et offre l'image rare, complète, et facsimilatrice du jeune Arthur qui est dans la voiture. Nous sommes sur le point de pleurer de joie.

En approchant de Belle Rive ; plantation de balais de biole⁴ sur la gauche (Balévioles, suivant la prononciation de Tronchin).

À Vézenaz, Capite célèbre, des cris se font entendre sur la droite dans un chemin creux. La troupe des dix y aperçoit le détachement Sayous, amenant Vernet ; là s'opère une des jonctions militaires les plus remarquables dont l'histoire fasse men-

⁴ Bouleaux. Autre expression genevoise « dans les bioles » : un peu fou, dans les nuages (nioles).

tion. Dès lors, la caravane totale se compose de 15 marcheurs et 6 voiturés. Le ciel couvert partout ailleurs, montre un vaste espace bleu qui se prolonge en V, précisément dans la direction que nous suivons. À cette vue la joie de la troupe se prolonge indéfiniment en V ; et tout respire l'espérance.

M. Morrison adopte une espèce de costume bizarre qui rappelle celui des sauvages de la Mer du Sud. Dans cet équipage nouveau il rêve des *bouffes*, et se couvre de gloire par la manière sublime dont il soutient son pas, ordinairement languissamment langoureux, et dépourvu de muscles. M. Murray, d'heure en heure plus fabuleux adopte le même costume ; bientôt après il en choisit un encore plus monstrueux, et tombe dans tous les égarements d'une imagination mythologique, fabuleuse et intermittente.

À Douvaine nous sommes poliment visités à la Douane et bientôt après nous mettons le pied dans l'auberge de M. Martin où nous attend une *bouffe* remarquable. Fromages de trois espèces, bière matelassée, vin Crépi présumé, légèrement apocryphe. Disparition subite des plats. La famille Martin ne suffit point à renouveler sans cesse les assiettes vides. On part.

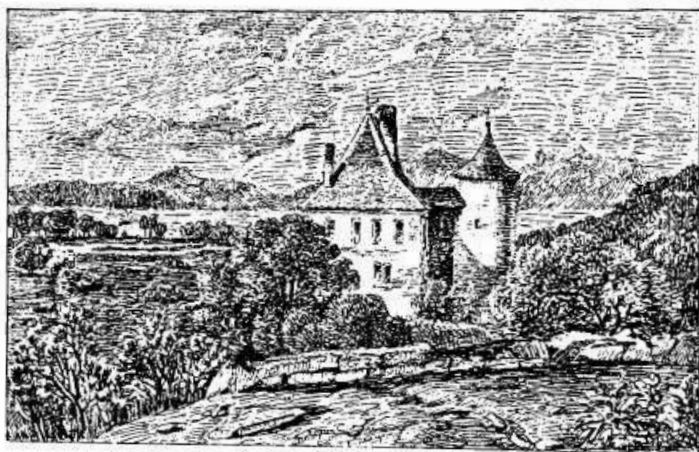
Sur la route, M. Pourtalès organise une marche militaire qui, savamment exécutée, excite l'admiration de tous ceux qui ont le bonheur de la voir. Elle abrège la longueur du chemin pour ceux qui en font partie.

La caravane fait son entrée à Thonon. Nous trouvons la ville toute tapissée de feuillage ; des guirlandes et festons sont suspendus aux maisons. Chacun vaque à ses affaires, qui consistent à se pourvoir de cerises. M. Dupasquier n'a cessé d'être préoccupé dès le matin par l'idée de se procurer un Bouteillon (probablement une petite bouteille). Il cherche un Bouteillon à Thonon, demande un Bouteillon à ceux qu'il juge à leur mine, devoir faire le commerce des Bouteillons, et ne rêve que Bouteillons. Cet intéressant voyageur est d'ailleurs complètement alté-

ré, il dessèche les sources, et se livre aux excès de l'ivrognerie d'eau.

Nous sortons de Thonon pour faire une halte auprès du pont de la Dranse. Mais le pont semblant fuir devant nous, nous renonçons à poursuivre cette chimère et nous faisons halte sous un ombrage équivoque. M. Arthur annonce qu'il veut *dormiaor*. D'autres dessinent. Tombazi s'efforce de rendre au naturel les perches d'un champ de pois, seuls objets que sa vue courte lui permette de distinguer, et qui lui apparaissent sans doute comme une vaste forêt.

L'extrême chaleur de ce lieu rafraîchissant (voy. pl. 2) nous chasse bientôt, et nous gagnons un site délicieux en face du



château de Tuisaye (voyez ci-contre) au pied d'une petite chapelle de notre Dame de Tuisaye, et sous l'ombrage d'un beau noyer. Tous les artistes tirent leur portefeuille, et s'escriment à rendre plus ou moins artiste-

ment la scène qu'ils ont sous les yeux. MM. Vernet et Arthur se montrent seuls infidèles à leur art, et se livrent à un honteux repos.

Le bruit de la voiture qui arrive met fin à cette jolie halte. Nous franchissons l'interminable pont de la Dranse et nous atteignons un pays délicieux.

Tout à coup un manant monté sur une vieille rosse, paraît à nos côtés. Sans raison connue il fait faire à sa monture essoufflée une gambade subite, le tout avec mystère et circonstances fabuleuses. Nous le suivons des yeux à cinquante pas : alors il se jette sur la droite et disparaît sans retour dans... on ne sait pas quoi, ni où, ni comment, ni par qui, ni avec qui, ni pourquoi.

L'hypothèse la plus répandue est que cet homme ensorcelé par des feux follets lutins, s'est engouffré dans un marais lui présentant l'apparence d'une verte prairie.

« Oh Ruines ! ! ! ! » Tel est un cri que pousse en ce moment Arthur ; tandis que Tombazi soutient avec raison que le mot *vaica* n'appartient point à la langue d'Homère.

Route charmante et romantique. Un ruisseau argentin sur la gauche accompagne nos pas en murmurant avec douceur. À droite de sombres coteaux couverts de magnifiques châtaigniers. Philomèle plaintive, fait entendre sa voix dans les taillis. Le lac mire un ciel transparent et varié. Sur la route, sous nos pas se trouvent des *détails* dans lesquels nous nous efforçons de ne pas entrer, crainte de salir nos souliers.

Au milieu de cette scène délicieuse un grand chagrin ronge nos cœurs. Un voyageur jadis aimable et intelligent donne des signes funestes d'une baisse d'esprit croissante. Il hésite en parlant, parle en hésitant, fait des questions singulières, dont il n'entend les réponses que longtemps après qu'on les a proférées, et en tout nous paraît infiniment dégénéré. L'on prend le parti extrême de lui faire prendre les eaux d'Amphion.

L'on atteint les bords du lac. Ici la scène change. Les clochers d'Évian se montrent au dessus d'un bosquet de noyers qui s'avance dans le lac. Un mirage sublime réfléchit le promontoire. La vague légère vient mourir à nos pieds. Un frémissement romantique fait vibrer toutes les fibres les plus poétiques de notre imagination. Malheureusement Galline, le jeune malade dont nous avons parlé, continue à donner les malheureuses marques d'un complet affaiblissement intellectuel.

Arthur semble aussi baisser un peu. Sans y être excité par aucun motif, il s'empresse de prendre pour une petite chapelle, une grosse maison de paysan. Arrêté qu'il boira les eaux d'Amphion.



Nous atteignons enfin ces eaux salutaires. Au moment d'y arriver M. Edmond Favre, fait une chute horrible, et tombe précisément dans ces *détails* que nous nous efforçons d'éviter. Cependant il se relève plus vigoureux que jamais (voy. pl. 3), et vient avec nous saluer la Naïade du lieu. Cette Naïade loge dans le plus joli endroit du monde, sous des berceaux de noyers, auprès du lac et en vue des riants coteaux du pays de Vaud. Un bon curé laissant paître sa monture sur les gazons du lieu vient faire sa visite avec nous.

M. Galline se dispose à prendre les eaux. Le pauvre jeune homme est si bas, qu'il est sur le point de se noyer dans la source même, après y avoir noyé son verre. Il boit enfin l'onde ferrugineuse qui n'a d'autre effet pour lui que de faire mal au ventre à Tombazi.

Plus loin nous sommes témoins d'un combat furieux entre un chien microscopique et deux énormes moutons, qui semblent extrêmement surpris de se trouver si vaillants. Une bosse se manifeste sur le pied gauche de Galline l'on espère que son moral en ira mieux.

Enfin nous faisons notre entrée dans la sale et pittoresque ville d'Évian, où nous allons descendre à l'hôtel du Nord, et nous établir sur une galerie d'où la vue s'étend sur les vastes plages du lac. M. Murray toujours *fabolo*, répond qu'il n'aime

pas le fromage, à M^{me} Töpffer qui lui offre de la pommade pour les pieds.

M. Dupasquier, qui cherche toujours en vain un Bouteillon se distingue par une générosité forcée. Il a acheté une livre de cerises sur laquelle la caravane se pourvoit obligeamment, comme pour lui faire plaisir, et lui la laisse obligeamment faire, comme pour lui faire plaisir aussi. Reste zéro.

Mais voici bien une autre fête. Une musique âcre, astringente et déchiramment discordante, vient nous surprendre traîtreusement dans ce lieu d'où il est impossible de s'échapper. Nous sommes obligés d'en savourer tous les charmes avec une grandeur d'âme forcée.

À souper, une salle à manger retentissante confond et répercute les voix avec tant d'intensité, qu'il est impossible de s'entendre, et que l'on offre du vin à celui qui demande de la soupe. Souper mitoyen, doux rare, poisson savoureux. Charles Roulet préside avec silence et gravité.

M. Töpffer apprend l'agréable nouvelle qu'il se pourrait que n'ayant point de passeport, on lui procurât la récréation d'une nuit de prison. La promesse n'a pas d'effet.

Nuit assez bonne pour les uns, équivoque pour d'autres. M. Tronchin est attaqué par toutes sortes d'animaux. M. Töpffer couche sur un canapé en cylindre et emploie toute sa nuit à se maintenir en équilibre, sur le sommet de ce malheureux cylindre. Des dissensions intestines se manifestent dans le lit où couchent ensemble l'oncle et le neveu. Colibert et Morrison couchent dans un lit qui n'a que juste une largeur et demie de petit garçon. M. Bovet craint les voleurs ayant oublié de regarder sous son lit avant d'éteindre sa lumière.



SECONDE JOURNÉE

Dès le point du jour Dupasquier parcourt les rues d'Évian, pour chercher un Bouteillon. Murray met son sac sur ses épaules, on croit même qu'il couche avec cet objet de ses affections. Les autres voyageurs s'occupent à chasser péniblement les songes de la nuit, et à repousser les dernières avances que leur fait Morphée. Enfin ils sont tous sur pied et rien ne retarderait leur départ sans les infortunes de M. Töpffer, qui accosté par un compatriote qu'il ne connaît point, se trouve engagé dans la visite du domaine de ce compatriote qui ne lui fait pas grâce du moindre détail relatif au mur d'enceinte, au plant de la vigne, et à la direction des cours d'eau. Ce n'est qu'après la description complète du tout, qu'il peut saisir l'occasion de prendre congé.

Le mot d'ordre du jour est : gaîté, courage et *bouffe*. Les fatigues de la veille ont laissé quelques traces dans la constitution des voyageurs, et la première heure de marche est grave et silencieuse. Peu à peu, la gaîté chasse la fatigue, ranime le courage, et nous conduit à pas plus rapides vers la *Bouffe*, but matériel de la course.



Nous atteignons les rocs sauvages de Meillerie. (Voyez pl. 5.) Ici M. Galline qui semble remonter un peu plus haut dans l'échelle des êtres, s'acquitte sentimentalement des devoirs de l'amitié. Chargé par un ami de lancer une pierre dans les eaux profondes de ce lieu romantico-romanesque ; il choisit un caillou de la grosseur voulue. La

pierre part, l'eau jaillit et le sentiment est satisfait.

L'on arrive à St. Gingolph après avoir laissé fort en arrière M. Morin, qui s'étant laissé emporter par son amour pour les arts, est resté assis au milieu de la grande route, dessinant les rochers de Meillerie.

Le déjeuner attendu avec une extrême impatience paraît enfin.

La bonne volonté des hôtes est ce qui s'y trouve de meilleur goût. Œufs violets à l'ouverture. M. Sayous découvre ou croit découvrir un petit poulet déjà adolescent dans l'œuf qu'il a choisi. Café trouble, lait clair. Après avoir répondu aux cris des estomacs, chacun se crée un petit bonheur à sa fantaisie pour l'heure de repos qui lui reste à passer dans ce lieu. James, Galline, Sayous choisissent pour leur part un doux sommeil sur des lits artistement formés par la juxtaposition de deux chaises. Quelques autres vont visiter la fabrique de clous. Arthur et les autres artistes vont à la recherche des beaux sites. Diodati erre à l'aventure et s'aventure en errant. Henri Roulet se charge de la partie des espiègleries ; son frère vole au-devant des infortunes. Bovet épouvante les échos qu'il force de répondre à ses chants légèrement barbares.

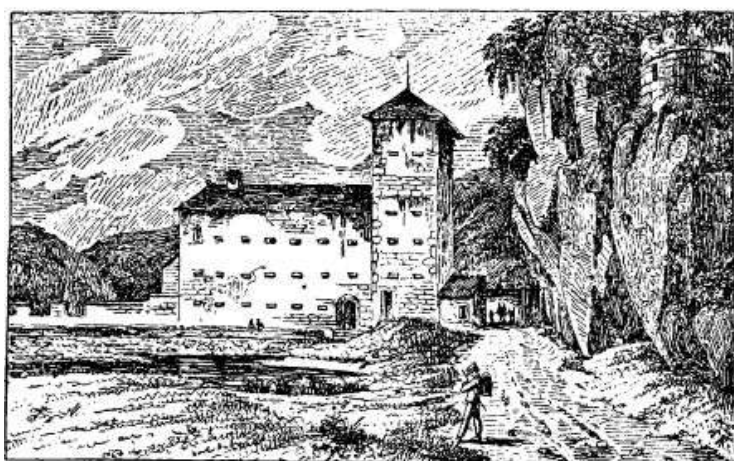
Dupasquier cherche un Bouteillon, et dessèche les sources. Murray crie fabuleusement. Morrison porte sur tous ces travaux un œil observateur, et lance des sentences et dictons divers, plus ou moins caustiques, avec ce refrain, qui souvent est prononcé en chœur : *Zic Zemperzems*.

Au départ de ce lieu, achat de cerises en gros. Tombazi ayant trop présumé de sa puissance stomachique et appétitive, se trouve surchargé d'un massif de cerises, pour lesquelles il ne trouve point de débouché. Il répare cette faute envers les principes d'une saine économie politique, en distribuant les restes de sa marchandise aux jeunes pâtres que l'on rencontre de temps en temps.

M. Galline, soit qu'il continue à baisser, soit qu'il se relève, a adopté un caractère nouveau. Il est à l'affut de tous les objets laissés par la caravane dans un lieu ou dans l'autre ; il les retire soigneusement et clandestinement, puis saisissant le moment où le propriétaire de ces objets s'alarme de leur disparition, il se montre à lui pour lui rendre la paix en lui faisant une gracieuse leçon sur sa négligence. Puis il se retire couvert de gloire.

Nous atteignons la fin du lac et nous cessons d'avoir à notre gauche ses eaux transparentes. Des symptômes de décadence physique produits par la fatigue se manifestent chez Tronchin. Sa démarche devient haletante et coupée de soubresauts. Il ne tarde pas longtemps à offrir l'image parfaite d'un réchappé de la Bérézina (voyez pl. 7). Morrisson affirme qu'il peut à peine se *soutener*.

La caravane franchit glorieusement un long espace encombré par les débris d'une avalanche de rocs énormes. Le temps est gris et agréable.



Près de la porte de Scé⁵ (voy. pl. 7), Galline remplit de nouveau les devoirs de l'amitié et les fonctions du sentiment. Char-

⁵ Porte du Sex.

gé de penser à un ami, dans ce lieu romantique, il se recueille, pense, et encore une fois le sentiment est satisfait.

L'on franchit Montey et tous se réunissent sur un pont couvert au sortir de la ville. La pluie commence à s'approcher de nous et l'on fait provision de parapluies.

Cinq des voyageurs sont attaqués successivement par un vorace petit chien noir, qui menace de les avaler. Murray, Dupasquier qui ferment la marche, se couvrent de gloire dans l'action et protègent la retraite.

Le pantalon de M. Murray se trouvant dans un état déplorable M. Töpffer demande à ce jeune voyageur s'il en a un autre dans son sac. Murray répond que oui, qu'il en a un *peuple*, c'est à dire *pourpor*, ce qui signifie *pourpre*. Cette réponse tranquillise tout le monde.

La pluie devenant plus forte nous accompagne jusqu'à St. Maurice. M. Galline affirme que la *tourne lui tête*. Arrivée à l'hôtel, M. Dupasquier a disparu, on le cherche, on s'inquiète. Hélas ! ce brave jeune homme était dans son lit où il se faisait servir un bon souper. Nous donnons à son sort un juste tribut de larmes, après quoi nous gagnons la chambre à manger, quartier général de rigueur, où nous attend un bon souper.

Pendant le souper un son de cloche lugubre et opiniâtre excite un effroi qui se change en gaîté. Vin excellent. Huit fraises chacun au dessert. Biscuit lucratif et bourratif. Service intermittent.

Nuit assez bonne. Dans le lit de MM. Galline et Sayous, il est impossible de trouver plus de deux bouts aux draps. Les essuie-mains excellents d'ailleurs se composent d'un petit parallélogramme, dont la diagonale n'a pas plus de 10 pouces. M. Vernet ayant oublié son bonnet de nuit à Évian, écoute les infortunes de ce malheureux bonnet, de la bouche de Diodati

qui eût mieux fait, prévoyant son sort, de le sauver. C'est ainsi que ce bonnet de nuit, exilé dans une terre étrangère, ne doit plus coiffer la tête de son maître légitime, et se voit peut-être condamné à gémir sans fin sur son changement de destination. Il lui reste cependant un ami, c'est le chauffe-pied de M^{me} Töpffer, oublié aussi à Évian, mais un chauffe-pied et un bonnet de nuit sont par leur nature obligés à ne se voir que de loin. M. Morrison occupé toute la nuit à chercher sa couverture, finit par tomber du lit ; au point du jour il a la consolation d'apercevoir sa couverture sur Colibert qui y est chaudement enveloppé.



TROISIÈME JOURNÉE

Réveil agréable par un temps charmant. Dès le point du jour Dupasquier frappe aux boutiques pour trouver un Bouteillon. Il a communiqué sa maladie à Charles Roulet. Ils marchent ensemble et tout ce qui dans Saint-Maurice peut ressembler à un Bouteillon leur est présenté. Morrison est sur le point de se noyer dans un ruisseau, victime de son dévouement pour la canne de Sayous qui se noie.

Route délicieuse au travers des bosquets de noyers qui conduisent à Bex. Nous entrons dans la fameuse auberge du lieu, auberge si chère à nos cœurs, et qui nous rappelle de si tendres souvenirs. Là un écriteau qui porte en grands caractères Limonade gazeuse, nous donne subitement une soif ardente, et aussitôt il se forme des associations particulières dans le but d'exploiter cette limonade gazeuse. En peu d'instants la cave de M. Durr est mise à sec. Nous remarquons que cependant l'écriteau séducteur reste à sa place, et nous plaignons le sort de nos successeurs, qui n'auront dans leur soif extrême d'autre consolation que celle d'apprendre que nous bûmes tout, et de lire et relire et puis relire encore ce traître écriteau. Dupasquier achète son cinquième et dernier Bouteillon et dès lors il vit content sur cet article.

Déjeuner exquis et abondant. D'une cafetière immense et cyclopéenne qui réduit notre taille à rien, coulent des torrents d'un café bouillant et limpide. Une armée de petits pots con-

tiennent une crème blanche comme la neige. Pourtalès et Morrison discutent à fond la véritable manière de manger le miel.

Après le déjeuner, départ pour visiter les Salines. Nous suivons des sentiers délicieux le long d'un rocher couronné de bois touffus. Arrivés sous un berceau de châtaigniers, l'endroit nous paraît si frais et champêtre que l'on décide que la caravane y campera quelque temps. Tous les livres se remplissent de dessins admirables.

Henry Roulet montre dans ce séjour de la paix et des arts, une ardeur belliqueuse intempestive. Son frère est en butte aux coups du sort, il sait trouver l'infortune dans d'innocents badinages. On décide qu'il est digne de louanges pour avoir dignement supporté une adversité de son choix. Morrison et Colibert font sur la droite des excursions éminemment géographiques.

L'on reprend la route des Devins (voyez pl. 8) où se trouvent les Salines. Avant d'entrer dans les froids souterrains l'on fait encore une halte humectée d'un petit ordinaire de vin blanc. Après s'être munis de lampes, les vingt et un voyageurs entrent par une porte étroite dans le séjour des ombres et de la nuit. Chacun se plaint de n'y pas voir clair. Tombazi est affecté de peur et d'effroi selon la version la plus authentique. Henry Roulet perd momentanément la vue, et désire fort, en secret, que ce plaisir nouveau ne dure pas longtemps. Nous visitons le grand réservoir, un puits de 800 pieds dans lequel on jette du feu pour en mesurer la profondeur, et au milieu de la fumée des lampes, et des cris de : Je



n'y vois pas, Éclairez ici, la lampe ! la lampe ! l'on parvient à sortir de ce séjour ténébreux et humide, et l'on retrouve avec joie la douce lumière des cieux.

Pendant cette expédition le ciel s'est chargé de nuages et une fine pluie que fait briller le soleil vient à propos rafraîchir la nature. Halte et académie de dessin sous un hangar. Henry Roulet persistant à troubler l'académie est condamné à subir une longue captivité à côté de M. Töpffer. Il s'y résigne avec courage.

M. Töpffer est menacé du plus triste des malheurs. Le tabac est sur le point de lui manquer. Il use sa tabatière à force d'y chercher de quoi vivre, et depuis longtemps ne prise plus qu'une fine poussière, maigre quintessence, qui peut à peine tromper son désespoir.

M. Bovet s'est assuré de la personne de M. Murray, et muni d'un archet de sapin, il joue harmonieusement de la basse sur le pantalon peuple, c'est à dire pourpor, c'est à dire pourpre de son jeune ami. Une musique générale du même genre ne tarde pas à se faire entendre sous le hangar, chacun, les artistes exceptés, faisant mille manœuvres bruyantes au grand préjudice de l'académie.

La pluie cesse et le soleil reparaît ; l'on redescend et les voyageurs sous la conduite de M^{me} Töpffer vont visiter les bâtiments de graduation, les machines et chaudières qui servent à confectionner le sel. Pendant ce temps M. Töpffer a pris la route du Bévieux où il va rendre visite aux parents de Louis Favre. Le quartier général est indiqué à Bex où l'on ne tarde pas à se rendre, et où nous trouvons Louis Favre dans la plus belle tenue, qui est venu fraterniser avec ses camarades.

Départ de Bex. Route agréable jusqu'à Aigle. Intervalles de pluie et de beau temps. Près d'Aigle M. Murray, toujours fabolo, s'écrie : *Voilà Bovet qui se...* puis il ajoute gravement : *Je fais* et se tait jusqu'à Villeneuve. Le pavé d'Aigle est d'un raboteux

très flatteur pour des pieds fatigués. Nous en jouissons pleinement. Au sortir de la ville, attaque furibonde d'un chien. Il est mis en pleine déroute.

Nous continuons à marcher dans la direction de Villeneuve où selon les rapports de diverses personnes, nous attend une auberge éminemment confortable, tout nouvellement établie. Arrivés sur les lieux nous apprenons que cette excellente auberge ne sera prête que dans quelques mois, et qu'on *est après à la bâtir*. À cette nouvelle nos estomacs saignent de douleur, et nos pieds dont l'on exige encore un service d'une heure pour gagner Montreux, se révoltent ouvertement. Cependant la nécessité force même les plus mutins à rentrer dans le devoir et ils commencent leur travail. Les ombres de la nuit descendent déjà sur les eaux et les campagnes. La route est solitaire et l'on entend les torrents gémir dans les montagnes.

La fatigue arrive à son dernier degré, le moral en souffre, des idées lugubres assiègent les imaginations les plus riantes, et Montreux ne paraît point encore. Enfin la cime du clocher paraît sur l'azur du ciel. Cette vue ranime le courage éteint et un dernier effort nous conduit au village. Notre seule notre unique crainte, c'est qu'il y ait à Montreux une excellente auberge qui ne soit pas encore bâtie. Une rébellion funeste des pieds d'accord avec les estomacs serait l'inévitable résultat d'un semblable malheur. Et qui pourrait calculer les suites.

Le pavé de Montreux nous paraît encore plus flatteur que celui d'Aigle, et nous cause des impressions d'une vivacité difficile à rendre. Enfin nous touchons à l'auberge où aussitôt, tables chaises, poêles (voy. pl. 9), tout nous sert de sièges. Fatigue mélangée de sommeil. Désespoir complet de Charles Roulet qui est inquiet dans ses songes. Bovet casse et verse des bouteilles et se livre à divers actes de maladresse qui indiquent une baisse dans ses facultés. Dupasquier cherche un lit avec la même ardeur que jadis un bouteillon. Tronchin éclopé à fond jusqu'au buste inclusivement. Murray fabuleux et mythologique jusqu'au

dernier point malgré son pantalon pourpre. Morrison complètement annihilé. Diodati a un rire fumeux et errant. Galline se soutient assez bien et voit en beau. Marc est paisible, Pourtalès taciturne, Zanella regrette les délices de Bex. Tombazi n'y comprend rien. Arthur est équivoque etc. etc.

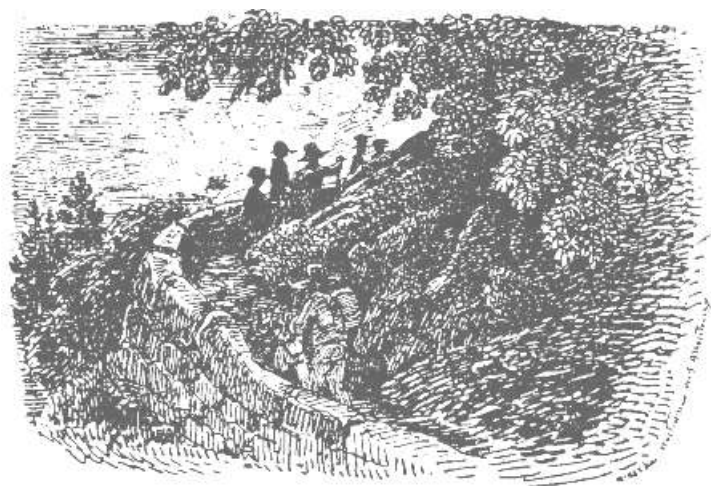


Des chants affreux et barbares se font entendre dans une salle voisine. Le souper se fait horriblement attendre ce qui prolonge notre agonie jusqu'à 11 h. Enfin on nous conduit dans une salle à manger peinte à fresque, au travers de parfums qui ne sont ni ceux des roses, ni ceux de l'eau de Cologne ni etc. etc. etc.

Souper assez étrange. L'on manque de force pour couper les mets, ou plutôt l'on réserve le peu qui en reste pour les manger. Morin est sombre comme le nuage d'un jour d'orage. Morrison renonce à toute bouffe, et préside en dormant. Viandes équivoques. Vin bon. Verres si microscopiques qu'on craint de les avaler sans s'en apercevoir.

Grande inégalité des conditions relativement à la couchée. Les bois de lits sont extrêmement rares, et dix des voyageurs ne sont séparés du plancher que par un matelas dont la tranche n'a pas trois pouces d'épaisseur. Mais il faut dire que les chambres ne sont pas pavées. Pourtalès peu satisfait de cet avantage, émigre durant la nuit et va reposer dans un tas de paille fraîche.

Une bataille rangée est livrée dans la même chambre, et Sayous se signale en opérant une magnifique retraite. Hilarité prolongée dans la chambre de Morrison au sujet d'un ustensile ordinairement essentiellement rond, qui se trouve carré à Montreux. Essuie-mains longs de deux aunes sur 7 pouces de large, ce qui compense le rabougrissement de ceux de Saint-Maurice.



QUATRIÈME JOURNÉE

Le mot d'ordre est : *Inégalité fraternité*. Temps magnifique. Route agréable le long du lac jusqu'à Vevey où nous allons descendre à l'hôtel des Trois Couronnes. M. Burnat est aperçu sur un balcon au moment où il retire sa tête par un mouvement qui lui est imputé à sauvagerie. On le fait convier à déjeuner et il ne tarde pas à nous joindre ainsi que M. R. De Lap, que nous avons trouvé à Montreux.

En attendant le déjeuner il se fait une grande consommation de bière. C'est là que se consomme aussi un événement remarquable. Pour la première fois, M. Morrison manifeste une fantaisie. Ce premier pas le conduit à changer pour la première fois l'un de deux solitaires écus qui vivent au fond de son gousset depuis les temps les plus reculés. Il demande noblement une cruche de bière, il en boit noblement un verre, et abandonne noblement le reste au peuple altéré. Toute l'assemblée pousse un cri d'étonnement. L'on se dit les uns aux autres : L'écu est changé, le charme est détruit ! Mais que va devenir l'autre ! C'est ce que l'avenir seul peut nous apprendre.

M. Töpffer est repoussé avec perte ainsi que plusieurs voyageurs par une cruche de bière effervescente, qui leur lance des jets abondants d'une écume brillante et légère, et se refuse à tout accommodement amical. Déjeuner exquis, remplissant toutes les conditions voulues.

Au sortir de table l'on se disperse pour voir la ville ou des amis. Bovet s'étant égaré prend le parti de s'asseoir sur un banc hospitalier, il s'y endort et roule à terre.

Morin fait une trouvaille magnifique, qui est sur le point de le couvrir d'une gloire immortelle, lorsqu'on découvre que ce n'est qu'une dent de cochon.

Quelques voyageurs ont découvert un local où l'on peut se procurer des glaces. Ils y entrent et préludent aux plaisirs du même genre qui nous attendent à Lausanne.

Tout étant terminé à Vevey, l'on se remet en route pour Lausanne sous l'influence d'un soleil ardemment brûlant et si bien concentré entre des murailles, réfléchi par le lac, répercuté par les vignes, et exagéré, multiplié, matérialisé par la poussière, qu'il ne nous laisse aucun parti mitoyen entre un désespoir suivi d'une prompte cuisson et une gaîté qui conjure et brave la rôture. Nous adoptons ce dernier parti. Nous voulons nous rafraîchir auprès des Naïades, toutes ont mis le coquemar sur le feu, et n'envoient sur la route qu'une eau tiède et fiévreuse. Des nuages s'élèvent au dessus de nos têtes. Il est tenu pour certain que c'est le produit de l'évaporation de la caravane. Arthur se fond complètement et l'on remarque avec douleur qu'il devient chauve. Tous nos sacs transpirent, et nos chapeaux aussi. Morrison est à moitié évaporé. Murray va prendre feu. Tronchin diminue.

Au milieu de ces scènes d'évaporation, M. Töpffer sans le vouloir le moins du monde, s'ajuste artistement sa canne au travers des jambes. Il s'ensuit un trébuchement durable pendant vingt pas au bout desquels la position verticale l'emporte enfin. Mais hélas ! il n'est plus en état d'en jouir, et tel est l'excès de son malheur que la position horizontale produite par la chute est presque envisagée par lui d'un œil d'envie.

Marc découvre les restes présumés d'un *archiduc romain*, qui remonte à la plus haute antiquité.

Plus loin un chien hargneux (voyez pl. 11) voit notre société



du plus mauvais œil. Sa colère est si grande qu'elle se concentre en un grognement sourd ; l'impossibilité où il est d'éclater en aboiements sonores est sur le point de le faire crever d'une catastrophe bilieuse.

Arrivée à Cully.
Tous les palais réclament impérieusement de la

bière. Nous trouvons le village bruyamment occupé par les restes d'une revue. Bal champêtre, musique, soldats ivres, tambours intermittents, violent tintamarre. Nous entrons dans une chambre basse où l'on nous sert une bière exquisite qui remet complètement à neuf nos forces épuisées. Au bout de la table deux soldats *se font*, c'est à dire, vident gravement les bouteilles jusqu'à ce qu'ils se soient mis dans un état chancelant et oublieux. L'un d'eux pressé du besoin de fraterniser avec nous, s'approche et se livre aux épanchements de la plus franche cordialité. Le seul inconvénient gît dans l'impossibilité de prévoir où et quand finira et s'arrêtera cet accès de tendresse. Le brave homme frappé du pantalon pourpre de Murray veut entamer un entretien avec lui, et lui va parler en patois. Murray tout à fait déconcerté, pense que cette langue n'est autre chose que le haut Iroquois, et garde un silence d'étonnement du plus haut comique. Nous prenons congé de ce convive bienveillant et nous nous remettons en marche sur une route hérissée d'hommes chancelants et avinés.

Nous atteignons bientôt la nouvelle route que l'on perce vers le village de Lutry. (Voyez pl. 12.) C'est là que nous rencontrons le plus heureux idiot qui soit sous le ciel. Muni de deux bâtons, il s'escrime à jouer du violon avec ces seuls instruments,

raclant du haut en bas, et se délectant délicieusement à cette harmonie. Il est vrai qu'il est parfaitement sourd. L'on nous assure que sa gaîté ne se dément jamais.

La caravane approche de la Capitale et y fait son entrée en bon ordre. Elle va descendre à l'hôtel d'Angleterre où elle est déjà connue. C'est là que différents bruits transpirent sur l'excellence des glaces qui se mangent dans un local voisin. Chacun veut par lui-même en faire l'expérience, sachant bien qu'on ne s'instruit à fond qu'en payant de sa personne et en voyant de ses yeux, ou goûtant de sa bouche. Morrison porte une seconde atteinte à son malheureux écu. D'un autre côté la bourse commune fait des avances considérables, et risque une banqueroute.

Promenade sur Montbenon. Souper hilare, bien être général. Nuit calme et sereine. Tronchin et Favre habitent une chambre mystérieuse et antique légèrement borgne. M. Töpffer couche encore sur un cylindre. Bovet a quitté le gros de l'armée, pour aller chez ses parents.



CINQUIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE

Réveil tardif et doux au bruit de trois voitures qui attendent les voyageurs dans la rue. Déjeuner confortable et embarquement délicieux de la caravane divisée en trois bandes, qui rivalisent de contentement.

M. Töpffer préside dans la voiture du milieu où s'engage une discussion sur les *ancêtres*. Tous les principes opposés sur la nature les avantages et les fins de la noblesse, s'y choquent avec politesse, et des torrents de lumières jaillissent de cet entretien.

Dans la première voiture présidée par M^{me} Töpffer, la conversation roule sur les Grecs. Charles Roulet y donne mille preuves d'une grande érudition et d'une connaissance approfondie de cette nation. Il attaque avec puissance Tombazi qui se défend d'une voix claire et aiguë moitié en français moitié en italien.

Dans la troisième voiture sous la présidence de M. Sayous la discussion est toute physique et matérielle, et se traite en *cognes*⁶ plus ou moins bruyantes.

⁶ Bourrades (cogner : coincer, bourrer)

Halte à Nyon. Bain rafraîchissant. Dîner pompeux longtemps attendu vu la perte momentanée de 3 des voyageurs, M^{me} Töpffer et les 2 Hulton qui dessinent le château. Morrison met sa serviette sous lui pour plus de sûreté.

Route chaude et uniforme jusqu'à Genève où nous faisons une entrée triomphante qui attire les regards de tous les bourgeois. L'on nous prend pour une noce venant de Divonne. Enfin nous arrivons tous à bon port sur Saint-Antoine, quartier général du jour, où se trouve une classe, et où le mot d'ordre est : sagesse et travail, jusqu'à l'automne prochain, époque où il se changera en : repos et plaisir, s'il plaît à Dieu.

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en septembre 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Jane, Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après Töpffer Rodolphe, Voyage dans les Alpes entrepris le 20 juin 1826 pour le progrès des beaux-arts, des sciences et de l'industries, édition manuscrite, s.d., s.e., Voyage autours du Lac de Genève 1827 édition manuscrite s.d., s.e. ainsi que Œuvres complètes de Rodolphe Töpffer édition du centenaire Voyages en zigzag tome premier, éd. Pierre Cailler, Genève, 1945. La photo adaptée pour la première page est tirée de Wikimedia, intitulée *Vue sur le Lac Léman et le Mont Blanc*, réalisée par dmst le 10 avril 2005. Il a protégé son œuvre par une licence [Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/) . (En conséquence, la maquette de première page qui en est dérivée est protégée par la même licence : Vous êtes libres de partager, copier, distribuer et transmettre ce travail et de l'adapter sous les conditions sui-

vantes, d'attribution, vous devez attribuer l'œuvre de la manière spécifiée par l'auteur ou le titulaire de licence (sans suggérer qu'il approuve vous ou votre usage de son travail) et si vous altérez, transformez ou construisez sur cette œuvre vous devez distribuer le résultat sous la même licence ou une similaire.)

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles (voir restriction ci-dessus pour la première page). Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Remerciements :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (<http://www.ebooksgratuits.com/>) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.